

placemens où il y avait eu des maisons , des cimetières , des figures sculptées à la ressemblance de l'homme , et d'autres marques indubitables du séjour d'une population antérieure. Toutefois l'émigration de ces aborigènes a du avoir lieu à une date très-reculée ; car les arbres qui couvraient les espaces où s'élevaient jadis des habitations , n'avaient pu parvenir à leurs dimensions actuelles en moins de cent ans , et peut-être même de cinq cents ans.

« L'île Pitcairn est haute , on peut l'apercevoir d'une quinzaine de lieues en mer. La côte en est saine , les vents sont ordinairement variables , ce qui facilite la navigation pour s'en approcher et s'en éloigner. Le village est situé sur la côte du nord-ouest ; quand on vient du nord , on en distingue les maisons à une distance de quatre lieues. »

VOYAGE

DE BILLINGS ET SARITCHEV,

DANS LE GRAND OCÉAN BORÉAL.

(1785 à 1794.)

Des aventuriers russes avaient graduellement découvert une partie des côtes de la Sibérie ; Béring avait ensuite trouvé le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique , et auquel la reconnaissance publique a donné son nom. Il avait même poussé ses courses le long des côtes de ce continent ; mais dans les navigations entreprises le long de la Sibérie , plusieurs points n'avaient pas été déterminés avec précision , et malgré les détails contenus dans le dernier voyage de Cook , la côte de l'Amérique au nord du détroit de Béring , pouvait encore fournir matière à des observations nouvelles. Ce fut pour remplir ces lacunes , que le gouvernement russe conçut le projet d'un voyage dans lequel on devait explorer les parages de la mer glaciale , compris entre l'Asie et l'Amérique.

L'idée lui en avait été suggérée par le célèbre naturaliste Pallas, qui avait consacré plusieurs années à parcourir la Sibérie. Le commandement de l'expédition fut confié à Joseph Billings, Anglais de nation, capitaine-lieutenant de la marine impériale; les principaux officiers de la marine sous ses ordres étaient Robert Hall et Gabriel Saritchev. Les instructions furent rédigées par Pallas.

Toutes les personnes qui faisaient partie du voyage, partirent de Saint-Petersbourg par petits détachemens. Bellings quitta cette capitale le 25 septembre 1785. Le rendez-vous général était à Irkoutsk, en Sibérie. Billings y arriva le 14 février 1786. Saritchev était allé aussi par terre directement à Okhotsk pour y faire construire deux vaisseaux. Une partie de la troupe se rendit à Okhotsk; Billings y était le 3 juillet; l'autre était restée à Iakoustk, sur les bords de la Léna, pour gagner les bords de la Kovima. On partit au commencement d'août pour ce fleuve; le 8 septembre on atteignit ses rives à Verkhnoï-Kovima. Cette route à travers la partie orientale de la Sibérie fut extrêmement pénible.

On passa l'hiver à Verkhnoï-Kovima, méchante bourgade qui ne compte qu'un petit nombre d'habitans, et où l'on était dépourvu de beaucoup d'objets de première nécessité. Le froid fut d'une

rigueur excessive; le thermomètre de Réaumur descendit quelquefois jusqu'à 40° au-dessous de zéro. Malgré ces obstacles on travaillait gaiement à la construction de deux navires pour descendre le fleuve. Quelques-uns des chefs firent, pour se divertir, une petite excursion chez les Youkaghirs, peuplade qui habite un canton éloigné d'un cinquantaine de verstes de Verkhnoï-Kovima.

Enfin le 15 mai 1787, le fleuve fut débarrassé de glaces; le 17 on lança le plus grand des deux navires, qui fut nommé le *Pallas*, en honneur du savant naturaliste; le 19 on mit à l'eau le second, que l'on nomma l'*Yasakhnoï*: celui-ci fut destiné à Saritchev. Le 25 mai, tout le monde étant embarqué, on descendit le fleuve; la navigation fut pénible, on touchait souvent sur des îles couvertes par les eaux. Le 20 juin on parvint à l'embouchure de la Kovima, située par 69° 27' de latitude boréale. Il ne croît d'autres arbres dans ces pays affreux, que des saules et des bouleaux chétifs. Le temps était souvent brumeux; les glaces bordaient fréquemment le rivage; cependant elles n'étaient pas assez abondantes pour empêcher de faire voile droit au nord, et la diminution du brassage faisait penser que l'on ne tarderait pas à rencontrer une île; on conseilla donc à Billings de s'avancer de ce côté. Il ne le voulut pas, sous prétexte qu'il craignait d'être en-

fermé par les glaces, et que ne voyant pas le *Yasakhnoï*, il ne pouvait laisser ce lougre assez peu solide, couvrir seul les dangers d'une navigation périlleuse. Ce navire reparut bientôt; les deux bâtimens marchèrent alors de conserve.

Billings, parvenu le 26 juillet au-delà du cap Chaularov, déjà découvert par un navigateur russe, qui lui avait donné son nom, donna ordre de revenir à la bouche de la Kovima. Saritchev lui représenta vainement que la mer n'était pas assez obstruée par les glaces pour que l'on ne pût pas doubler le cap septentrional de l'île Sabedei, aller ensuite plus au nord, jusqu'au Chelatskoï-Noss, et continuer à suivre la côte à l'est, jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie. Il offrit même de s'embarquer dans un baïdar avec six matelots, et de procéder ainsi à la reconnaissance prescrite par les instructions du gouvernement. Son dessein était de descendre à terre tous les soirs pour laisser reposer ses gens. La longueur des jours devait faciliter l'exécution de ce plan, puisque le soleil était constamment sur l'horizon. D'autres officiers ne doutaient pas de la réussite. Billings fut sourd à toutes les remontrances, et fit en conséquence signer par la plupart de ses officiers, une délibération portant qu'il était plus prudent de regagner la Kovima, que de s'avancer dans le nord.

On rebroussa donc chemin. Le 29 on avait déjà remonté le fleuve Kovima jusqu'à Nijneï, situé à 25 lieues de la mer. Ainsi, par l'entêtement du capitaine Billings, cette expédition qui avait occasioné une dépense énorme et des peines infinies, s'était bornée à explorer, sur une longueur de quarante lieues, une côte déjà connue. Les bâtimens furent remis au commandant du lieu.

On avait trouvé sur le rivage de ces dents immenses d'éléphants, telles que l'on en rencontre quelquefois en Sibérie; l'une pesait cent dix-huit livres. On tua beaucoup d'oies, ainsi que de beaux renards, des phoques et des baleines bélanga. Toutefois ces parages sont peu poissonneux, car on ne prit qu'une seule fois de petites espèces de saumons; on aperçut des goëlands, des canards, des plongeurs, et sur terre des lagopèdes, des ortolans de neige, des alouettes, des corbeaux et des éperviers, des ours noirs, des renards, des isatis, des loups, des moutons sauvages et des marmottes. On découvrit sur la côte une assez grande quantité de rennes; on ne put en approcher à portée de fusil.

La côte que l'on avait prolongée est peu élevée, elle est dentelée par des caps et par des baies remplies de hauts-fonds et exposées à tous les

vents. Pendant tout l'été les sommets des hauteurs restent couverts de neige ; la partie qui se fond , grossit de petits torrens qui tombent dans la mer ; les montagnes sont composées de granit mêlé de veines de quartz , et qui alterne avec du schiste. On n'observe sur leurs flancs qu'une petite plante légumineuse du genre de la vesce , dont on mange la racine , des saules rampans et des saules qui n'ont pas plus de dix pouces de haut , enfin de la mousse.

Le rivage est couvert , jusqu'au Baranoï-Kamen , de bois flotté que la mer y apporte ; plus à l'est on n'en trouve pas. Des restes de cabanes et des vestiges de foyers indiquent que des chasseurs visitent quelquefois ces bords inhospitaliers.

L'eau de la mer glaciale est peu salée , même à une grande distance de l'embouchure de la Kovima. On essaya plusieurs fois de se servir de celle qui provenait de glaçons fondus , elle était toujours saumâtre ; on ne remarqua ni flux ni reflux ; les courans y sont très-irréguliers.

L'air était toujours froid et piquant : il ne parut chaud que le 15 juillet ; il tonna plusieurs fois ; le thermomètre de Réaumur monta jusqu'à 16° au-dessus de zéro , quand le vent soufflait du sud-est ; dans les momens de calme il retombait à 6 degrés. Le 12 juillet il descendit à 2 degrés

au-dessous de zéro. Souvent les manœuvres étaient couvertes de givre , quand il marquait un degré au-dessus de zéro.

Les brouillards restaient continuellement suspendus à peu de hauteur au-dessus de la glace ; on croirait voir des îles enveloppées de brumes et parfois d'énormes colonnes de fumée. Plus il faisait froid , plus l'horizon de la mer glaciale était clair. Les chasseurs et les autres personnes qui ont fréquenté ces parages , disent que la glace n'y est jamais complètement brisée avant le 1^{er}. août.

La Kovima gèle à Nijnei dès le 20 septembre ; elle redevient navigable vers le 24 mai ; à cette époque elle inonde tout le pays plat des environs ; elle ne rentre dans son lit qu'à la fin de juin. On ne voit pas le soleil à Nijnei , du 25 novembre au 1^{er}. janvier ; le temps où il commence à remonter au-dessus de l'horizon est celui des plus grands froids.

L'on revint à Iakoutsk , puis à Irkoutk , où Billings s'occupa des préparatifs de la continuation de l'expédition dans les mers de l'est. Le 6 septembre 1788 tout le monde était arrivé à Okhotsk. Comme les vaisseaux que l'on construisait ne pouvaient pas être prêts avant le mois de juillet de l'année suivante , Billings prit le parti de retourner passer l'hiver à Iakoutsk.

Cependant Saritchev proposa de s'embarquer dans une chaloupe découverte, et de relever les côtes du golfe d'Okhotsk jusqu'aux frontières de la Chine. Billings y consentit en lui promettant d'aller le joindre au mois de juin à l'embouchure de l'Aldani.

Au mois de mai 1789 on partit d'Iakoutsk pour l'embouchure de l'Aldani ; mais les colons sibériens que l'on rencontra, représentèrent le chemin comme si mauvais, que Billings renonça au dessein d'y aller. Il écrivit à Saritchev, pour lui faire connaître ce changement de détermination, et le prier de venir le joindre à Okhotsk. Ce dernier y arriva vers la fin de juin.

A la mi-juillet le plus grand des deux vaisseaux en construction fut lancé à l'eau très-heureusement : puis il alla mouiller à cinq milles au large. Le 8 août le second vaisseau mis à la mer fut gréé. Le 8 septembre on voulut le faire sortir de la baie, malgré les représentations de Hall et de Saritchev qui pensaient que la grosse houle du large l'exposerait à de grands dangers. Leurs appréhensions furent malheureusement confirmées ; le bâtiment, quoique remorqué par plusieurs chaloupes, fut jeté à la côte, et y échoua : une embarcation, emportée dans les brisans, perdit tout son équipage, à l'exception d'un seul homme ; d'autres matelots furent noyés.

On se hâta de couper les mâts pour alléger le vaisseau, ce fut inutile, la mer baissait ; bientôt il resta à sec, il n'y avait pas de temps à perdre, on en enleva tout ce qui pouvait servir, et l'on y mit le feu le lendemain ; c'était le moyen le plus prompt d'en retirer le fer. Alors on prit le parti d'aller au Kamtchatka avec le seul bâtiment qui restait.

Le 19 septembre il tomba de la neige, la terre en fut couverte à quatre pouces d'épaisseur. On fit voile au sud-est, on eut connaissance le 22 d'une petite île rocailleuse éloignée de quarante milles d'Okhotsk, elle n'était marquée sur aucune carte, on lui donna le nom d'île Jonas. Le 1^{er} octobre on laissa tomber l'ancre dans le port Saint-Pierre-Saint-Paul au Kamtchatka. L'air y était très-doux. On y passa l'hiver.

Le 9 mai 1790, on mit à la voile. Billings rassembla tous ses officiers et leur communiqua ses instructions, en leur annonçant en même temps que l'archipel des îles Aléoutiennes étant placé sur les cartes avec beaucoup d'inexactitude, il était décidé à l'explorer avec soin. Tous les soirs on diminuait de voiles, et quelquefois on mettait en panne ; le temps était généralement nébuleux, et l'horizon brumeux. Le vent soufflait ordinairement avec violence,

il était très-variable ; quelquefois il neigeait.

On vit la terre le 23. C'était l'île d'Amtchika ; une des Aléoutiennes , la neige couvrait ses montagnes ; on n'y découvrait pas un seul arbre. On eut ensuite connaissance d'Amlï dont l'aspect n'était pas moins triste. Le 1^{er}. juin on aperçut les montagnes d'Ounalachika. Un grand nombre d'Aléoutes vinrent à bord , et conduisirent le vaisseau dans le port.

Ces insulaires sont de taille médiocre , leur teint est basané ; ils ont le visage rond , le nez petit , les yeux noirs , les cheveux de même couleur , rudes et touffus ; peu de barbe , mais la moustache bien fournie. Ils se percent généralement la lèvre inférieure , ainsi que la cloison du nez et y portent comme ornement de petits os façonnés , ou des grains de verroterie. Les femmes ont le menton , les joues et les bras tatoués ; elles sont peu jolies , mais assez bien faites , douces et très-propres.

« Autrefois , dit le narrateur , ces insulaires étaient vêtus de peaux de loutres de mer ; ils ont cessé de porter ces fourrures précieuses , depuis que les Russes fréquentent leur pays ; ils s'habillent en peaux de phoques dont ils mettent le poil en dehors ; des bandes de cuir recouvrent les coutures ; leurs extrémités sont pendantes et ornées de grains de verroterie , et de

becs d'oiseaux aquatiques ; ces robes sont faites comme les blouses des rouliers , excepté qu'elles n'ont pas de fente sur la poitrine. Les femmes portent de plus des bracelets de peau de phoque noir , des bagues , des pendans d'oreille en verroterie. Leurs jambes sont revêtues de bottes de peau de phoque qu'elles garnissent en dedans d'herbe sèche. Dans quelques îles on a des blouses en peaux d'oiseaux dont les plumes sont tantôt en dedans , tantôt en dehors.

« Les hommes portent les cheveux courts , les femmes se coupent ceux de devant sur le front , et réunissent ceux du derrière de la tête en une touffe.

« Quand le temps est humide , ou lorsque l'on va à la mer , on passe par-dessus la robe une blouse faite d'intestins de grands animaux marins , elle a un capuchon , et serre le cou et les poignets ; de sorte que l'eau n'y peut pas pénétrer. Une toque en bois sert de coiffure aux hommes ; ils l'ornent de moustaches de grands phoques , et de filières de verroterie.

« Pour coudre et broder leurs vêtements , ces insulaires ont des aiguilles faites d'os d'oiseaux aquatiques , ou d'arêtes de gros poissons. Les tendons des phoques tiennent lieu de fil ; ils en ont qui est aussi délié qu'un cheveu. Ils vont à la chasse et à la pêche avec des lances

et des dards garnis de pointes en os, simples ou barbelées.

« Leurs canots ou baïdars ont la membrure en os de phoques, elle est recouverte d'une peau quelquefois si transparente que l'on aperçoit ce qu'ils contiennent. Le dessus est revêtu d'une peau qui a une ouverture; l'insulaire y entre jusqu'à la ceinture, autour de laquelle il attache cette peau, de sorte qu'il ne craint pas les lames, même lorsque la mer est très-houleuse. Ces embarcations sont si légères qu'on les porte aisément à la main, même à l'instant où elles sortent de l'eau. Lorsque les Aléoutes naviguent dans une mer tranquille, ils parcourent aisément dix milles par heure en pagayant; quand le vent souffle bon frais, ils vont aussi vite que la lame.

« Les femmes fabriquent avec beaucoup d'adresse des nattes et des corbeilles; avec les nattes, elles font des rideaux, des sièges, des lits; elles ont aussi de petits coffres en bois qu'elles ferment avec un couvercle à coulisse.

« Pour allumer du feu, on frotte un morceau de soufre natif contre un morceau de quartz, et on place au-dessous des feuilles ou de la mousse sèches.

« Les Aléoutes n'ont d'autre instrument de musique qu'une espèce de tambour au son du-

quel on danse. Les jours de fête qui ont lieu au printemps et en automne, se passent en festins et en danses; durant celles du printemps, ils se couvrent le visage de masques artistement sculptés et bizarrement ornés.

« Ils se nourrissent de poissons frais ou séchés et de racines. Ces insulaires vivaient contents, avant que les Russes eussent découvert leur archipel; depuis cette époque, ils traînent l'existence la plus malheureuse; soumis aux caprices et à la brutalité des chasseurs de cette nation, ils ne sont que les esclaves d'hommes d'une dépravation affreuse. »

Billings ayant pris à Ounalachka l'eau et le lest dont il avait besoin, en partit le 17, il s'avança ensuite au nord-est, et vit Oonimak, Saunakh, Choumagin, diverses autres îles, la côte d'Alachka qui appartient au continent de l'Amérique, enfin Kadiak. Toutes ces îles sont fréquentées par les Russes qui viennent y prendre des phoques. Ils emploient les habitans à cette pêche et à celle des poissons; les femmes restent à terre, occupées à nettoyer et à faire sécher ceux que l'on prend, à chercher et à préparer des racines comestibles, à cueillir des plantes et des baies, et à faire des vêtemens pour les insulaires ainsi que pour les Russes.

« Ceux-ci, observe le narrateur, retenaient